rotection du feld-maréchal pour leurs personnes et leurs propriétés menacées, depuis que la populace était dans l'intention de s'ensevelir sous les ruines de la cité, qu'il était question de livrer les flammes.

Le feld-maréchal fit alors avancer dans les faubourgs, l'après-midi du 31, plus de troupes encore. Ces troupes, au moment où elles parurent sur les glacis, furent reçues par un feu très vif des bastions de la cité intérieure; mais celle-ci, repoussée, retirés tous les rebelles, fut étroitement serrée. Le Burgthor, fortement barricadé, fut pris d'assaut dans la même soirée, par deux bataillons: huit canons qui s'y trouvaient furent enlevés. Les ouvriers avaient, déjà, mis le feu à la bibliothèque impériale, dont le toit fut seul brûlé; tout le reste de cet édifice, ainsi que le palais, fut sauvé par la marche en avant des troupes.

La troupe occupa donc toute la cité, dont la complète soumission ne fut obtenue que par la force des armes, après qu'elle eut repoussé avec ténacité toutes les propositions d'un arrangement amiable et foulé aux pieds la foi des conditions déjà stipulées. »

Par décret impérial daté d'Olmutz, le 22 octobre, et contresigné Vessenberg, les séances de la diète autrichienne ont été interrompues pour être reprises et continuées dans la ville de Kremsier (Moravie) où les députés seront convoqués à cet effet.

(Correspondances particulières.)

SYRIE. ALEP, 4 novembre. — Kiamily pacha a fait son entrée à Alep le 22 octobre, au milieu d'une immense foule de peuple, de la troupe de ligne et des grands du pays, accourus comme d'usage à sa rencontre. On ne connaît pas encore les améliorations administratives et de police si nécessaires pour notre pays, qu'il se propose d'exécuter; mais on s'accorde à lui reconnaître la bonne intention de bien gouverner sa province, et le désir de satisfaire aux besoins du pays. Son kéhaya, Azzizbey, montre beaucoup d'intelligence et des connaissances appropriées pour la direction des affaires administratives; il paraît avec excellentes manières et sa politesse naturelle.

Du reste, pour le moment, rien autre de nouveau.

BEYROUTH, 3 novembre. — Un nouveau malheur vient de frapper la famille de M. de St-Sauveur qui est arrivé le 30 octobre à Beyrouth et qui est parti pour Marseille aujourd'hui sur le vapeur français le *Bhamidi*. On sait que ce consul était resté à son poste pendant les affreux ravages que le choléra a faits à Alep; il avait eu le bonheur, ainsi que tous les membres de sa famille, d'échapper aux dangers dont le fléau qui décimait cette ville, les avait menacés. M. de St-Sauveur, après l'arrivée de son successeur, M. Edmond Daveis, a maintenant quitté Alexandrette. Il s'embarqua dans ce port pour se rendre à Beyrouth le 24 octobre sur la goélette française la *Gazelle*, commandée par le capitaine Cavalier. Sa famille et lui étaient arrivés en parfaite santé à Alexandrette, malgré les fatigues et les périlleux voyages qu'ils venaient de faire. Dans la nuit du 25 au 26, la seconde fille de M. de St-Sauveur, âgée de 6 ans, fut atteinte du choléra au moment où le navire la *Gazelle* passait devant Latakié où est située Widia, l'ancienne Séleucie, et succomba en quelques heures à cette épouvantable maladie. On se représentera facilement la douleur de M. et de Mme de St-Sauveur, qui furent obligés de conserver près d'eux le corps de leur enfant jusqu'au 27 où la *Gazelle* put aborder à Latiquié. C'est dans le cimetière des Pères de Terre Sainte de cette ville que leur fille a été déposée après avoir été accompagnée du rivage jusqu'à l'église et à sa tombe par son malheureux père, le capitaine Cavalier et plusieurs matelots de la *Gazelle*. Dans ce même port de Latiquié, M. de St-Sauveur avait débarqué il y a dix mois avec les deux enfants issus de son second mariage; ils étaient tous deux dans le meilleur état de santé. L'un, le plus jeune, âgé de deux ans, un petit garçon, périt des suites d'une chute sur la tête quelques jours après l'arrivée de M. de St-Sauveur à Alep, et l'autre, une jeune fille de six ans, est morte du choléra en mer au moment où la famille de ce consul se croyait désormais à l'abri de tout danger. Le désespoir de Mme de St-Sauveur, qui a perdu en Syrie ses deux seuls enfants, d'une manière si subite et si imprévue, sera compris par tout le monde et principalement par toutes les mères.

EGYPTE. ALEXANDRIE, 7 novembre. — Hrahim pacha devant partir dans peu de jours pour la Haute Egypte, a envoyé un bateau à vapeur extraordinaire à Djedda, pour y prendre Abas pacha auquel S. A. vient de confier le gouvernement général de l'Egypte. Cette résolution a produit le meilleur effet, et si quelques inquiétudes pouvaient exister sur le choix que ferait le vice-roi, ces inquiétudes ont aujourd'hui complétement disparu. Abas pacha ne manque pas d'intelligence, et avec de la bonne volonté, il saura répondre, sans doute, à la confiance de son oncle.

S.E. pacha est ici; le bon accord de tous les princes est une garantie d'ordre et de repos pour l'Egypte.

La santé du vice-roi s'est améliorée, depuis une dernière lettre, mais cette amélioration laisse encore à désirer.

Le docteur Prusis, qui a été appelé au Caire pour donner ses soins à S. A., l'accompagnera dans son voyage jusqu'à Assouan où tout a été préparé pour le recevoir.

M. Danastasy, consul-général de Suède, a été appelé par le télégraphe auprès de S. A. le vice-roi. — Le Nil continue à baisser. — La plus grande tranquillité règne dans toute l'Egypte.

EXTERIEUR.

REVUE POLITIQUE.

Nous l'avons déjà dit: l'élection du président de la république française a été fixée par l'assemblée nationale constituante au 10 décembre. Le *Journal des Débats* constate que ce sont les énergiques paroles du général Cavaignac qui ont entraîné le vote de l'assemblée:

« C'est encore un vote de confiance, dit cette feuille, que le général Cavaignac a obtenu! La chambre a été entraînée, après pas des discours par des affirmations. Elle en a cru le général Cavaignac sur sa parole. Elle a été émue aussi par la noblesse des sentiments personnels qu'exprimait avec tant de simplicité celui qu'elle entendait. Deux fois le général Cavaignac est monté à la tribune, deux fois il a affirmé qu'il y allait du salut de la République à nommer sans délai le président définitif. Hélas! dans un avenir si obscur, il est aisé de comprendre qu'une conviction si forte entraîne toutes les convictions. »

Le *Constitutionnel* fait ces réflexions:

« Au fond, d'ailleurs, et quelle que fût l'opinion de chacun, le général Cavaignac, dès l'un ou de l'autre vote, il est probable que l'Assemblée a cédé à la pression d'un sentiment public. La logique, la saine politique, les plus sages prévisions conseillaient peut-être d'attendre le vote des lois organiques; mais le pays, qui souffre, a hâte d'arriver à quelque chose de définitif. C'est une situation, en ce sens que le président, se trouvant en face d'une assemblée en possession de pouvoirs exceptionnels, sera encore dans une situation provisoire. Mais le public veut du moins changer de provisoire, dans l'espérance d'une amélioration. C'est la problèmement la pensée du vote, du moins le sentiment du combattu M. Flocon, et que M. Dupont a vivement appuyé.

Le *Siècle* énumère les candidatures à la présidence, et se prononce en faveur de M. Cavaignac:

« Quel sera le résultat de cet appel qui va dans six semaines être fait à la France? Parmi les candidats qui se proposent, et au nombre desquels il faut compter, dit-on, MM. de Lamartine, Ledru-Rollin, Raspail et le maréchal Bugeaud, deux seulement, le général Cavaignac et Louis-Napoléon Bonaparte, ont la chance d'être élus.

« L'un peut se prévaloir hautement des services qu'il a rendus et des sentiments contraires par l'ingratitude ou la haine, mais auxquels M. Molé, après tant d'autres, rendait aujourd'hui un hommage mérité et qui ne saurait paraître suspect; l'autre, n'ayant que son nom et n'hésitant pas à le reconnaître, mais opposant hardiment ce nom aux titres prétendus de quelques hommes de talents réfléchit, si elle veut rentrer dans le repos au lieu de s'exposer à de nouvelles aventures; si elle tient compte du mérite éprouvé et des droits véritables; si elle juge, en un mot, au lieu de se livrer à l'enguement, certes son choix ne sera pas difficile: elle nommera le général Cavaignac. »

Le *Journal des Débats*, le *National*, le *Bien Public* se prononcent contre l'élection de Louis Bonaparte qui est fortement appuyée par la *Presse*:

« Nous avons pour invariable habitude, quand le fossé est franchi, dit-elle, de ne pas perdre notre temps à nous plaindre. Le gouvernement a décidé que la République aurait un président, et que le président serait nommé par le suffrage universel; il n'y a plus qu'à jeter les yeux devant soi et qu'à se demander: La nécessité d'élire un président étant donnée, qui est celui d'entre tous les candidats qui le représentera le mieux?

« C'est en descendant au fond de cette question, c'est en la retournant sous toutes ses faces, c'est en la mûrissant par la réflexion et par la discussion, que s'est formé et que s'est affermie notre conviction qu'il n'y avait pas à balancer entre Louis-Napoléon et le général Cavaignac. Dans une situation troop fortement tendue; il aplanit les difficultés; il n'en crée pas; il facilite les solutions dans l'avenir, il n'en complique aucune; il n'a pas eu de commandement militaire qui doive inspirer la crainte d'un ascendant sur l'armée, dont il serait tenté d'abuser. Plus la majorité qui l'a mis à son compte considérable, et plus elle lui rendra la tâche facile, en lui donnant la force de résister à toutes les exigences impatientes, excessives, prématurées.

« Ainsi, plus la pyramide est large dans sa base, et moins elle est aisée à ébranler et à renverser. Il ne saurait donc y avoir d'hésitation: toutes les classes, toutes les opinions ont le droit et le devoir n'avoir qu'un seul candidat, afin que l'épreuve qui nous reste à traverser soit décisive. Or, s'il est un candidat dont le nom se prête miraculeusement il faut le dire, à ret accord de toutes les opinions et de toutes les classes, c'est le candidat qui s'appelle Louis-Napoléon Bonaparte. »

L'*Événement* se prononce comme la *Presse* en faveur de la candidature de Louis Bonaparte:

« Nous lui ouvrons un livre blanc, dit-il, où il est libre d'écrire de grandes choses. Qu'il ne nous donne pas surtout une seconde édition de ce que nous avons vu de lui. Son nom l'y oblige. Qu'il ne signe pas Strasbourg et Boulogne avec le paraphe d'Austerlitz et de Marengo. »

La surveillance qu'exerce le gouvernement sur tous les bruits de nature plus ou moins alarmante que certains journaux se plaisent à propager, et le soin qu'il prend de les rectifier ou à les démentir avant de leur laisser le temps de s'accréditer par son silence, commencent à porter leurs fruits. Prévenue qu'elle ne saurait en imposer à la crédulité publique sans se faire prendre en flagrant délit de mensonge ou d'erreur, la presse met en général plus de circonspection à ne rien avancer dans le chapitre des nouvelles et des *on dit* auxquels elle prête l'écho de sa publicité.

Mais la malveillance, confondue et déjouée à Paris, s'est rabattue sur la province, où elle se flatte que l'éloignement de l'autorité centrale rendra la confiance plus facile à surprendre et la vérité moins prompte à se manifester. Il n'est guère de jours où l'on ne lise dans les feuilles départementales, ingrèpètes des partis les moins intéressés à la stabilité de l'ordre et de la République, les rapports les plus inquiétans sur l'état de la capitale. On représente Paris comme le théâtre de la guerre civile et la proie même de l'insurrection triomphante, et l'on espère tirer parti, dans l'intérêt de l'anarchie, de ces rumeurs habilement mises à profit. Mais partout l'incrédulité et le mépris accueillent ces inventions perfides.

Rien de bruits en Angleterre.

Le *Times*, à l'occasion du changement de ministère piémontais, et des troubles auxquels est en proie l'empire d'Autriche, fait les réflexions suivantes:

« L'armistice expire cette semaine, et il a été fixé, à l'heure, un nouveau administration, que l'on suppose plus hostile à l'Autriche et au roi de Sardaigne. Sans doute Charles-Albert, pressé d'agir par un parti et par la ligue italienne, pourrait profiter de la crise des affaires d'Autriche: c'est là un droit de la guerre; mais si Charles-Albert renouvelle la lutte, il le fera à ses risques et périls.

« On ne saurait penser que les puissances dont la médiation a été offerte et partiellement acceptée, veuillent convertir cette médiation en une insulte, et violenter la faiblesse d'un gouvernement à la raison duquel elles déclarent en appeler. Ces puissances sont encore aujourd'hui non obligées, elles ne sont tenues de soutenir aucun parti, et si elles oubliaient assez leur position pour offrir une intervention armée, elles perdraient par cela même ce droit de médiation pour lequel elles insistent actuellement, et qui offre la meilleure chance d'une paix définitive. »

La plus grande tranquillité, résultat de la satisfaction accordée à tous les intérêts, continue à régner en Belgique et dans la Neerlande. A cette heure, ces deux peuples sont les seuls qui jouissent du précieux privilége d'améliorer leurs institutions, sans troubles et sans secousses.

Il n'en est pas de même en Prusse. Toutefois, le désaccord qui s'était élevé entre la couronne et le chef du cabinet vient de cesser. Le roi n'ayant pu former une nouvelle administration, M. de Pfuel a dû, sur l'instante prière de S. M., reprendre sa démission donnée trois fois dans le court espace de quelques jours.

D'autre part, le roi a cru devoir remercier la garde bourgeoise de son intervention dans les derniers troubles; mais il l'a fait en des termes tels, que le comité démocratique de la milice civique de Berlin, a dû protester contre la reconnaissance dont la garde bourgeoise était l'objet. Voici en quelle forme:

« L'association démocratique de la garde bourgeoise considère comme étant de son honneur de repousser décidément la reconnaissance exprimée dans cet ordre de cabinet, de même que les prévisions sur lesquelles elle est fondée, car cet ordre de cabinet ne saurait exprimer pour des sentiments qui ne sont pas populaires, par des sentiments qui n'ont pas pris racine dans le terrain de notre révolution de mars, par des sentiments qui sont précisément en contradiction avec ceux pour lesquels la garde bourgeoise démocratique de la capitale s'est dévouée de vive, et pour le défendre.

De l'Autriche et des autres parties de l'Allemagne que dire? privés que nous sommes de tous renseignemens directs depuis environ deux semaines.

Bornons-nous à enregistrer à titre de document historique la proclamation impériale nouvante adressée au peuple insurgé de Vienne quelques jours avant les derniers événemens qui ont ensanglanté cette capitale:

« Nous, Ferdinand Ier, Empereur constitutionnel d'Autriche, roi de Hongrie, etc., présentons à nos peuples notre saint salut.

« Profondément affligé des sanglans événemens qui depuis 6 de ce mois ont transformé Vienne, notre capitale, en un théâtre de compositions anarchiques, nous nous trouvons en ce moment de manière pressante nous ne siége donc notre capitale royale d'Olmutz.

« La nécessité de recourir à des mesures militaires pour le rétablissement de l'ordre légal, et pour la protection des citoyens qui ne prennent pas part aux horreurs de l'insurrection, remplit notre cœur d'une égale tristesse. Cependant, nous voulons que, dans l'emploi de ce moyen extrême auquel on nous force de recourir, on n'aille qu'aussi loin qu'il sera nécessaire pour le rétablissement de la tranquillité et de la sécurité, et pour la protection de nos fidèles sujets, de même que pour la manutention de la dignité de notre trône constitutionnel.

« Notre ferme et inébranlable volonté est que les droits et libertés accordés à nos peuples soient maintenus dans toute leur étendue, quoique quelques hommes malintentionnés en abusent en exerce en abusent abusent, et nous les garantissons de nouveau par notre parole impériale.

« Nous voulons aussi que les résolutions adoptées déjà par la diète constituante, par nous, sanctionnées par nous, soient elles sur l'abolition des dîmes de mission, sur l'affranchissement et l'égalité de la propriété foncière, mouvement une juste indemnité reconnue en principe par la diète, soient maintenues et mises à exécution en conformité de notre ordonnance déjà rendue.

« Notre ferme volonté est également que l'œuvre commencée de la constitution soit poursuivie sans trouble et sans entraves par la diète constituante, de manière qu'elle réponde à la parfaite égalité de tous nos peuples, afin que cette constitution puisse bientôt être soumise à notre sanction et combiné à une fin honorable.

« Le présent ordre de cabinet, nous sollicitude sera de rendre cela possible, et nous comptons sur la reconnaissance et la loyauté éprouvée de nos fidèles peuples.

« Donné dans notre capitale royale d'Olmutz, le 4 octobre 1848.

« FERDINAND.

« Contresigné: WESSENBERG. »

La situation du Portugal est calme en apparence, cependant les différens partis n'attendent que le moment favorable pour agir. Cette fois-ci chaque parti travaille pour son propre compte, car la coalition entre les miguelistes et les progressistes est à jamais rompue, en présence des élections espérées des premiers de rassembler un jour Don Miguel au Portugal. Aussi cherchent-ils, dans ce moment, à allumer la guerre civile dans les provinces de Beira et Minho, où le gouvernement expédie d'ailleurs des forces considérables pour réprimer toutes tentatives de désordre et de révolte.

Les progressistes, de leur côté, font aussi leurs préparatifs et n'attendent que le moindre mouvement favorable en Espagne pour se montrer. Le mécontentement est vraiment à son comble, et la marche de l'administration n'est pas tout-à-fait de nature à rassurer les esprits. L'argent devient chaque jour plus rare; les impôts ne sont pas payés depuis huit mois; les billets de banque de 30 fr. ne valent, dans le marché, que 18 fr. en argent.

Le parti démocratique augmente chaque jour surtout à Lisbonne.

L'agitation est partout en Italie; mais cette agitation est stérile et n'a jusqu'ici produit que de vaines clameurs. L'heure et surtout l'homme ne sont pas encore arrivés. Le gouvernement piémontais chargé de donner une impulsion commune à tous les pays occupés par l'Autriche, ajourne le moment de l'attaque et se fait soupçonner de connivence avec le Saint-Siége. Le Vatican, Pie IX, a mieux détourner les esprits, dit le *National*, il s'occupe maintenant de cette célèbre *Lega* italienne, de cette fédération qui n'aura aucun sens, aucune portée, tant que Naples, d'une part, le Pape de l'autre, et enfin la Lombardie restent autrichiennes, et qu'aucun d'eux ne prendra aucune explications ont été données à dessein au sénat de Turin, dans la dernière séance, et il a été constaté que le grand duc de Toscane adhérait seul, jusqu'à présent, à cette combinaison politique.

Quant au Pape, voici sa réponse:

« Il ne s'engagera jamais dans une guerre de chrétiens contre des chrétiens, et, par conséquent, il exclut des plans de la future ligue, l'idée de reconquérir par les armes quelque chose de l'Italie. »

Cependant les dernières nouvelles de nombreux points de l'Italie, ne sont pas de nature à décourager les partisans de la guerre.

Aux Etats-Unis, les vicissitudes des négociations préjudentielles ne permettent guère de prévoir le résultat des élections. Elles s'annoncent pourtant comme devant être favorables au parti Whigh. La retraite formelle de M. Henry Clay, est venue augmenter les chances du général Taylor. Dans les camps démocratiques au contraire, la candidature acceptée par M. Van-Buren dédouble les voix qui auraient dû se porter en masse sur le général Cass. Toutefois il est possible qu'en présence d'une situation nouvelle, les *Old hunkers* et les *Barnburners* viennent à se réconcilier. On porte déjà d'une transaction destinée à empêcher le triomphe de l'ennemi commun:

« Il s'agirait pour cela, dit le *Courrier des Etats-Unis*, de réunir sur la tête de M. Van Buren tous les votes des deux fractions dans l'état de New-York, que l'on enlèverait ainsi au général Taylor. En revanche, les Barnburners s'engageraient à ne point lutter contre Cass dans la Pensylvanie, l'Illinois et le Wisconsin, où ils comptent des forces assez considérables, sinon pour triompher, du moins pour faire contre-poids. Le résultat de cette tactique et de ces voix prêtées ici, rendues ailleurs, serait de rendre nulle l'élection populaire, et d'amener, en dernier ressort, les trois candidats devant le congrès. Ce serait, en effet, le moyen le plus probable d'imposer l'élection du général Cass; mais il reste à savoir si les Barnburners consentiront à entrer dans une combinaison qui assure à l'avance leur défaite définitive, et s'ils voudront, pour le stérile plaisir de l'emporter dans un seul état, sacrifier leurs chances dans trois autres. »

Un journal américain de Philadelphie, en parlant de la cérémonie imposante qui vient d'avoir lieu dans la ville de Washington lors de la pose de la première pierre du monument élevé à la mémoire du grand homme qui a donné son nom à cette cité, reproduit les discours prononcés à cette occasion. Dans l'un d'eux M. Winthrod, membre du congrès américain pour l'état de Connecticut, s'exprime, quoique protestant, sur le compte de Pie IX, d'une façon qui prouve que l'on sait apprécier aux Etats-Unis l'action sociale du Pontife de Rome, et qu'on ne l'y rend pas injustement responsable des commotions qui ébranlent l'Occident de l'Europe.

« Au Souverain-Pontife de Rome, dit l'honorable M. Winthrod, appartient d'une manière spéciale l'honneur d'avoir donné la première impulsion au mouvement actuel de la civilisation; aucun mortel ne peut, ne doit lui refuser un tribut cordial de respect et d'admiration pour tout ce qu'il a déjà fait et pour tout ce qu'il a voulu faire pour la cause de l'Italie. Si la sage et généreuse politique de Pie IX est couronnée d'un heureux succès, son nom sera glorieux dans les fastes de l'histoire. En quand bien même il verrait en quelque chose diminuer sa puissance, sa gloire ne serait pas moindre, en réalité, puisqu'il aurait librement souffert cet affaiblissement plutôt que de donner sa sanction Apostolique à une guerre d'agression à la nation sacrée caractère lui défendait de prendre part. »

Les difficultés survenues entre la reine de Madagascar et la France et l'Angleterre sont loin d'être aplanies. L'amiral Dubrey, commandant en chef de la station navale de l'Ile Maurice, chargé par le gouvernement anglais de faire la paix avec la reine de Madagascar, a commencé la négociation qui lui a été confiée. Une conférence a eu lieu à Tamatave. La reine y avait envoyé un commissaire. Celui-ci a demandé, comme préliminaire de tout traité, que le capitaine Kelly, qui, de concert avec le commandant des forces françaises, Tamatave, et puis, en 1846, le fort de Tamatave, soit mis à mort.

Cette première condition ayant été repoussée avec horreur par l'amiral, et le commissaire de la reine des Hovas n'y voulant pas renoncer, les pourparlers ne pouvaient pas aboutir. Toutefois, le commissaire de la reine a fait comprendre que dans aucun cas, il ne pourrait être permis aux négocians anglais de s'établir à demeure sur le territoire de l'île; seulement, ils seraient autorisés à traffiquer à terre, sur le rivage, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. A la nuit, ils devraient se rembarquer. Il est difficile de comprendre qu'on soit parvenu à s'entendre quoique l'Ile Maurice ait le plus grand besoin de retrouver à Madagascar ses anciens approvisionnements de viande fraîche. L'île de la Réunion est dans le même cas. Mais il paraît que l'ancien commandant des forces françaises, M. Page, n'avait pas encore entamé de négociations avec le gouvernement hova, lorsqu'il apprit la nouvelle de son rappel et de son remplacement.

Enfin, à la Plata, à la date du 19 août qui est la plus récente de ce pays, il était toujours question de négociations directes entre Rosas et la République française; mais, les choses restaient dans le même état, et l'on en était encore aux pourparlers.

Conformément à l'intention qu'il en avait plusieurs fois manifestée, Rosas avait rendu, le 24 juillet, un décret qui défend toute intercourse, toute communication avec les navires de guerre français ou anglais dans la Plata, pour se venger du blocus de Buceo et de la côte orientale occupée par Oribe.

L'ordre paraît se rétablir au Mexique, et nos correspondances s'accordent à préconiser le gouvernement d'Herrera. Paredès, qui avait essayé de renverser le nouveau président, en est réduit, dit-on, à solliciter un pardon qui lui sera dédaigneusement accordé. Santa-Anna s'agite beaucoup, et ses partisans déclarent tout haut qu'avant trois mois il aura repris le pouvoir.

VARIÉTÉS.

ITINÉRAIRES

UN BAGDAD A DAMAS, PAR HÎYT. (1)

Le premier jour est employé en préparatifs de départ. La caravane traverse le Tigre.

Le lendemain, après une marche deux heures en descendant le fleuve. On est obligé d'attendre les retardataires, et il y en a beaucoup; les uns n'ayant pas terminé leurs affaires; les autres étant retenus par leurs parents ou par leurs amis.

Ensuite on marche trois petites journées en continuant de descendre le fleuve; la caravane suit alors à la dernière station du Tigre; car le pays que la caravane doit parcourir ne présente que des sels semblables à ceux dont il a été question dans le chemin d'Amsh à Bagdad.

On met un jour ou deux suivant l'importance de la caravane, pour la traverser de l'Euphrate. Les voyageurs passent les premiers attendant à Hît le moment du départ. Cette ville est située sur la rive droite de l'Euphrate, elle est moins peuplée qu'Anah; mais les habitans sont plus aisés. On y trouve des jardins assez bien cultivés et du gouvernement des chaînes de gouvernement pour l'usage du pays et un peu d'exportation à Bagdad. Il y a d'excellent poisson. La plupart des habitans sont musulmans; on y compte aussi des juifs Caraïtes qui diffèrent des autres hébreux en ce qu'ils n'admettent d'autre croyance que les livres de Moïse; ils rejettent toutes prophéties et l'histoire des souverains d'Israël.

Après deux heures de marche, on arrive à Koubassa sans s'y arrêter. Cette petite ville est très renommée chez les Arabes par le commerce qui s'y fait en dattes, riz, habits du pays, tels que *machlas*, *abaies*, *cofies*. Le soir on arrive à Zazou. Station dépourvue de toute habitation, il s'y trouve une fontaine d'eau très-sale et de mauvais goût dont il faut s'approvisionner pour trois jours.

Le voyageur de qui j'ai recueilli ces notes, m'a recommandé de ne pas boire de l'eau de cette station entre Zazou et Heggra, stations à trois jours de distance l'une de l'autre. Peu de temps après le départ de Zazou, on aperçut dans le lointain des gens, qui paraissaient se diriger vers la caravane et que l'on prit pour des ennemis; alors la crainte devint générale. Le chef ordonna de rassembler tous les chameaux et menturas, de marcher en ordre afin d'être dans le cas de repousser une attaque; ce rassemblement se fit avec un tumulte épouvantable, chaque individu hurlait criait ou chantait. Le rapprochement qui s'effectuait par la marche réciproque des deux troupes mit bientôt la caravane dans la possibilité de distinguer douze arabes du désert que l'on reconnut être la suite de Abdallah-ben-Adal qui venait demander le tribut de passage. Le chef de la caravane s'empressa d'aborder ces gens avec cordialité et de leur proposer le café qu'ils refusèrent. Comme le chef de la caravane savait parfaitement le but de cette rencontre, il s'attendit pas qu'on lui adressât la demande du tribut; il pria le chef des Bédouins de vouloir bien l'accompagner avec sa troupe jusqu'à la prochaine station, et qu'alors il paierait sa dette. La route fut continuée sans interruption. Lorsque la caravane fut arrivée à l'endroit du campement, le chef défendit de dresser une seule tente et même d'ouvrir un ballot, pour enlever aux Bédouins l'occasion de connaître la richesse des marchandises que l'on transportait. Sans cette précaution, les Arabes du désert, dont l'avidité est on ne peut plus grande auraient été beaucoup plus exigeans.

Le lendemain, avant le départ, le chef des Arabes demande le tribut d'usage, en se plaignant de ce qu'on le faisait marcher inutilement. Le chef de la caravane le prie de l'accompagner encore un jour après quoi on parlerait d'affaires.

Le deuxième jour étant écoulé, même demande, même réponse; malgré l'insistance des Bédouins, le chef de la caravane avait deux buts en gagnant ainsi du temps: le premier d'éloigner Abdalla du lieu qu'habitaient ses tribus, le second de parvenir à un endroit où il y eût de l'eau; afin que s'il survenait quelque difficulté la caravane pût séjourner sans être exposée à endurer les horreurs de la soif.

Le troisième jour, après avoir marché six heures, on arrive à Heggra, où l'eau de puie de l'hiver retenue dans des citernes est très-abondante. La, il n'y avait plus moyen d'éluder la question du tribut. Après de longues discussions et protestations des Bédouins, le chef de la caravane leur observe que l'eau se trouvant à discrétion dans cette localité, il ne craignait plus d'être retardé, parce que cela ne lui occasionnerait aucune perte. L'affaire fut résolue par un présent de deux cents manteaux arabes, deux sacs de coffes, du café, des dattes et environ mille piastres.

De Heggra à Warka: deux jours. Cette station est complétement déserte, quoique la terre y soit susceptible de culture. Comme il n'y a qu'un seul puits et que par cela même il faut beaucoup de temps pour abreuver les chameaux, on envoie des chameaux s'abreuver et chercher de l'eau à Dguibel-Ramani, situé à la distance de deux heures.

De Warka à Bohara: trois jours. Il y a de l'eau en suffisante quantité. Cet endroit est situé à quatre heures de Palmyre. Les habitans de cette ville informés de l'arrivée de la caravane, y apportent des provisions, surtout des pastèques et de l'orge.

De Bohara à Bacire: trois jours, en marchant dans des vallons formés par les hautes montagnes d'Abd et d'Abdeh. Bacire est un village où il y a de très-bonne eau de puits et de citerne. C'est de Bacire que les commandeur de Damas est prévenus de l'arrivée de la caravane.

De Bacire à Macksoura: trois jours. Après avoir gagné Macksoura la caravane fait boire les chameaux et va ordinairement coucher deux heures plus loin, au milieu du désert.

De Macksoura à Adra: deux petites journées. C'est à Adra que les douaniers de Damas se rendent pour visiter les marchandises.

D'Adra à Damas: quatre heures.

Traverser le Tigre et faire les préparatifs de départ. . . . . 1 jour.
Pour se rendre à Hît. . . . . 2 »
Descendre le Tigre en côtoyant ses bords 3 »
Pour traverser la Mésopotamie. . . . 3 »
Passage de l'Euphrate et séjour à Hît 2 »
De Hît à Heggra. . . . . 3 »
De Heggra à Warka. . . . . 2 »
De Warka à Bohara. . . . . 3 »
De Bohara à Bacire. . . . . 3 »
De Bacire à Macksoura. . . . . 3 »
De Macksoura à Adra. . . . . 2 »
D'Adra à Damas. . . . . 1 »
— 27 jours.

UN BEYROUTH A DAMAS, PAR BALBEK.

Salima, à sept heures de Beyrouth: grand village où se trouve un couvent de Capucins. Route très-difficile, à travers des montagnes très rapides, des ravins profondes, en passant par Bermana. Très-bonne eau de fontaine.

Zahlé, à six heures de Salima: toujours des montagnes; on passe par Carneil, village où il y a des mines de houille. La ville de Zahlé est située sur la rivière de Bardony.

Balbek, à six heures de Zahlé. L'eau de Balbeck est excellente.

Zebdany, à sept heures de Baalbeck: chemin montagneux et difficile. Zebdany est un joli petit village environné de plantations très-bien entretenues; il est placé dans une vallée où commence la rivière de Baradi, qui plus loin se divise en plusieurs branches pour arroser Damas et ses alentours.

Damas, à huit lieues de Zebdany: en suivant presque toujours la vallée de la Barada.

DE DAMAS A TRIPOLY.

Zebdany, à huit lieues de Damas.

Baalbeck, à sept lieues de Zebdany.

Edden, à onze lieues de Baalbeck, en passant par les cèdres de Salomon. Ce chemin est généralement montagneux, excepté pendant trois ou quatre lieues en partant de Baalbeck. Edden est un village placé au milieu de montagnes escarpées; il occupe le sommet d'un mamelon très-élevé.

Tripoly, à huit heures d'Edden: chemin très montagneux, excepté aux approches de Tripoly.

LAUTOUR.

(1) Les renseignemens que je publie sur les itinéraires de Bagdad à Damas, m'ont été communiqués par M. Elias, chancelier du consulat d'Autriche à Damas. M. Elias est un Damas à Damas, et il a fait plusieurs fois le voyage. Ces voyageur est donc d'un tact particulier d'observation que je dois mentionner à ses lecteurs. *(Note du Rédacteur.)*